

“Par quatre chemins” : le collectif Poush s'expose au domaine du château La Coste

par Jean-Marie Durand
Publié le 22 avril 2025 à 17h52
Mis à jour le 24 avril 2025 à 12h30



↑
Sara Favriau, Le brin d'herbe jaillit à la vie qui déborde (pirogue), 2024 ©Simon Jung

Une partie du collectif Poush, résidence d'artistes installée à Aubervilliers, investit le domaine du château La Coste au cœur de ses espaces naturels et architecturaux. Des gestes d'intervention inspirés.

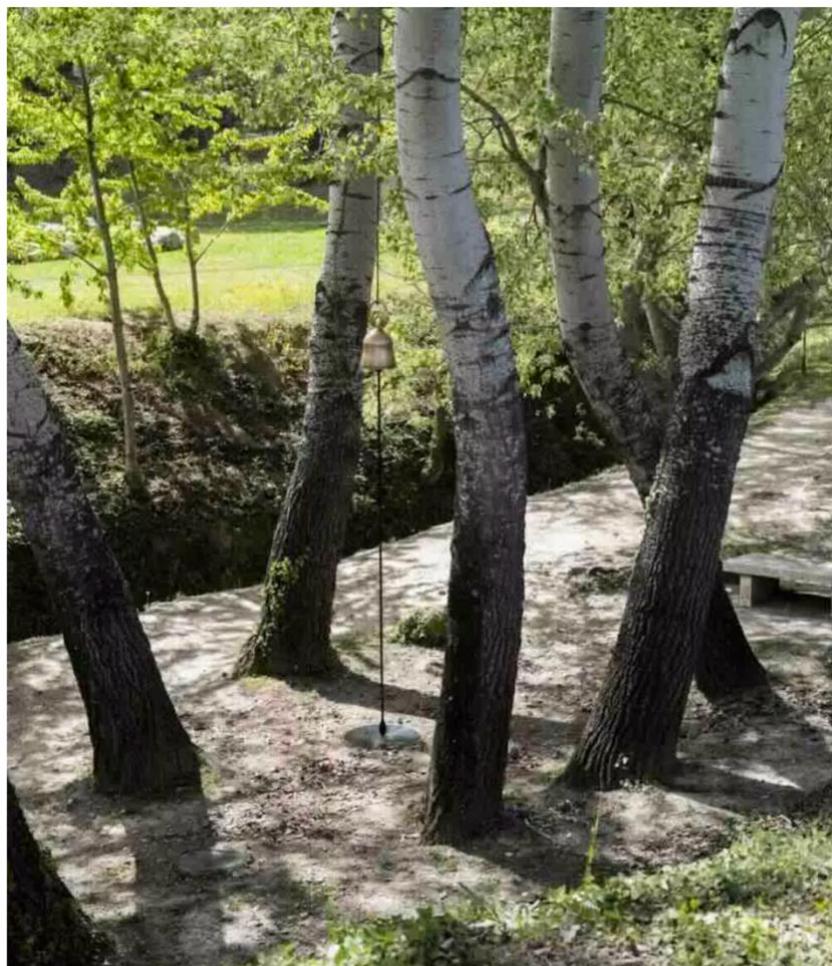
Prendre son temps, ne pas aller droit au but, mais consentir à la proposition d'une divagation sur les sentiers du domaine du château La Coste : c'est à cette errance bucolique et artistique que nous invitent 35 des 270 artistes résidents du collectif Poush, venus d'Aubervilliers jusqu'en Provence pour investir cet immense vignoble célébrant les plaisirs entremêlés de l'art et de l'architecture.

Avec leur exposition, *Par quatre chemins*, l'idée n'est en fait pas d'y aller par quatre chemins, mais d'en prendre dix au moins, autant que l'on veut, dès lors qu'ils nous conduisent vers des espaces ouverts à des expériences sensibles, vers des lieux qui se font “*support de pensée, zone d'expérimentation où l'invisible et l'indicible sont sondés, interprétés, et racontés*”, comme le suggèrent les deux commissaires de l'exposition, Yvannoé Kruger, directeur de Poush, et Margaux Knight. “*Que devient un lieu lorsqu'il est traversé par les regards et les gestes des artistes ?*”, se demandent-ils.

Un paysage stimulant

Le parcours offre l'occasion de répondre à cette énigme, en mettant en lumière et en scène des installations, sculptures et vidéos qui creusent la question de l'inscription d'une forme dans un paysage imposant, qu'il soit naturel ou architectural. D'un pavillon d'architecte à un autre au cœur du domaine (Tadao Andō, Oscar Niemeyer, Renzo Piano, Richard Rogers), de sentiers boisés en sentier lumineux, les (jeunes) artistes internationaux de Poush sortent de leurs ateliers franciliens pour se mesurer à la force tellurique et végétale d'un domaine où le regard s'électrise au milieu des vignes et de l'architecture.

Plus qu'un décor ou une scène, le domaine devient ainsi le lieu de récits, dont les artistes se font les auteur·ices à la mesure du contexte physique et géologique dans lequel ils s'inscrivent. À ce jeu, beaucoup ont été inspiré·es, comme si le paysage environnant stimulait le geste créatif autant qu'il méritait un exercice d'attention, tel que le suggère Henri Frachon invitant dans une série d'installations à regarder le paysage par des trous : des trous qu'il a creusés tout du long du parcours dans des arbres ou dans le sol pour révéler des détails du paysage (un chemin à l'horizon, la forme d'une branche...), et replacer l'attention au cœur de l'espace. Sabine Mirlesse, elle, suspend dans un petit vallon près d'un ruisseau une cloche en bronze qui en résonnant dans le silence de la forêt se veut une offrande au paysage, un clin d'œil à une légende locale (l'histoire d'une cloche d'église disparue et cachée dans une source sacrée).



Sabine Mirlesse, *Aïga*, 2023 Photo S. Mirlesse, 2025. Courtesy of the artist Andrehn-Schiptjenko

S'approprier l'espace

Autour et au cœur du sublime auditorium Oscar Niemeyer – un espace courbé et transparent, typique de l'architecture moderniste – des artistes explorent des manières d'habiter un environnement, à l'image de la jolie cabane de Pier Stockholm, conçue comme un autoportrait architectural. On s'attarde aussi sur les images de Marlon de Azambuja qui détourne des célèbres architectures industrielles de Bernd et Hilla Becher, dans l'esprit du manifeste anthropophagique brésilien ; on contemple les quinze antennes en acier sculptées par Clara Imbert qui captent devant le bâtiment des ondes secrètes, ou encore les objets suspendus de Kenny Dunkan, créant une présence vibratoire et spirituelle dans l'espace...



Pier Stockholm, Cabin, 2025 ©DR

Plus loin, la Galerie Richard Rogers accueille le groupe de recherche *La Méditerranée* – fondé en 2020 par Ulysse Geissler, Mateo Revillo et Edgar Sarin – pour réfléchir aux architectures contextuelles et à la façon dont l'art peut s'y fondre. Ici, les trois artistes-chercheurs proposent une réflexion sur la verticalité et le vide dans ce pavillon suspendu, incarnée par une magistrale sculpture en bronze patiné d'Edgar Sarin (*Verizon Syd Barrett*).

La multiplicité des liens

Du côté du pavillon Renzo Piano, d'autres œuvres révèlent les liens invisibles qui nous lient à la nature et au cosmos à travers diverses formes d'attention aux mythes, à la science, aux archives du temps. À travers une collection de micro-sculptures réalisées à partir d'éléments glanés sur le domaine, d'une capsule de bière à une branche, Sara Favriau célèbre délicatement, dans *Les Petits Riens*, un paysage de vestiges et de reliques. Quant à Ángela Jiménez Durán, elle transforme des souches d'arbres récupérées sur le domaine en une magnifique sculpture de fossiles minéraux, questionnant la mémoire végétale, la porosité des matériaux, l'agentivité du non-vivant.

La Galerie des Anciens Chais explore, elle, la transformation des matières, et crée un espace où rite et sacré se croisent (à travers les toiles monumentales de Dhewadi Hadjab et les vidéos de Justine Emard reconnectant les premières images pariétales et les technologies de l'intelligence artificielle). Quant à la Galerie Bastide, elle convoque des paysages mentaux fantasmés et des natures hybrides, à l'image des sculptures de Taisiia Cherkasova, secrètement traversées par ses voix intérieures et souvenirs déchirés de son déracinement de son pays natal, l'Ukraine.

En déambulant ainsi sur des sentiers où la nature et l'architecture abritent des formes artistiques qui les honorent autant qu'elles les prolongent, les traversent autant qu'elles les déplacent, le visiteur trouve le chemin de son ravissement.

Par quatre chemins, Points de vue sur la scène actuelle au Château La Coste, du 12 avril au 9 juin 2025.